

Deux vocations

LETTRE DE CÉLINE

“ Jeanne, ma chère compagne, je vais me marier ; et mon bonheur est si grand, que je veux te le dépeindre. C'est un suprême effort de mon amitié pour t'arracher à ce cloître où tu veux t'ensevelir. Pourquoi t'obstiner à fuir le monde ? Je le contemple, et mes yeux n'y aperçoivent rien qui puisse épouvanter la piété. Sois sûre qu'on le calomnie. J'y rencontre partout des gens qui font du bien, des hommes pleins de générosité, des femmes aimables et belles, sans tache au milieu de leurs triomphes. Elles vont au bal, mais elles vont aussi à l'église ; elle se parent, mais elles font la charité. Moi qui ne suis encore qu'une jeune fille, je quête pour trois ou quatre œuvres qui te plairaient ; je ne sais pas m'y prendre, et cependant aucune bourse ne m'est fermée. Penses-tu qu'on soit damnée parce qu'on se plaît aux discours agréables, à la musique, à la conversation, aux dentelles, même à la danse ? Si mon âme était en péril, je ne serais pas aussi tranquille que tu me vois. Dans les commencements, je m'effrayais un peu : c'était l'effet de ces discours trop sévères que nous avons entendus si souvent. Tout me paraissait coupable, même d'essayer une robe nouvelle ; je ne regardais rien qu'en dessous, je n'écoutais rien qu'en rougissant, je ne faisais rien que d'un air gauche ; je demandais pardon à Dieu d'avoir ri, pensant que j'avais pu rire pour montrer que j'ai les dents belles ; enfin, il s'en est fallu de peu que je ne tombasse dans le scrupule. Voilà le fruit des exagérations de notre bon abbé ***. On sort du couvent avec je ne sais quoi de hérissé, qui vous rend souverainement ridicule au milieu du monde. Rien ne vaut l'éducation de famille. La meilleure élève du meilleur couvent, n'est pas comparable, pour le maintien et l'esprit, à la moindre petite fille qui a grandi chez ses parents. Celle-ci ne s'effraye pas du monde ; elle y paraît, elle y parle, elle y chante comme au coin de son feu. Ce terrible monde, heureusement pour moi, se montra fort charitable à toutes mes gaucheries ; et bientôt je cessai d'avoir peur. Aujourd'hui je sens que ma vie, cette vie que j'aurais jugée criminelle il y a six mois, est la plus innocente qu'on puisse désirer. J'en ai pour gage la paix parfaite et constante de mon cœur. Tu feras comme moi, Jeanne ; viens donc, viens donc ! Tu as tant de grâce et d'esprit, tu seras si belle et si fêtée ! Dieu t'enverrait un bon mari, semblable à celui que je vais prendre. J'en connais un qui te conviendrait, un doux jeune homme, savant, sérieux, un peu mélancolique, en un mot, fait pour toi. Il est très lié avec mon fiancé, son compagnon d'enfance, de jeunesse, de voyages et d'affaires. Nous serions réunies

pour ne plus nous quitter. On nous verrait toujours ensemble, à la promenade, au bal, à l'Opéra. Si tu savais ce que c'est que l'Opéra ! Toi qui pleurais en entendant Mère Madeleine chanter le *Credo*, que dirais-tu de la voix de Dorus et de la musique de Meyer-Beer ? Hier, encore, j'ai entendu *Robert le Diable* ; je t'assure que c'est très religieux, et qu'on trouve là de bonnes émotions. Viens, Jeanne, viens goûter de cette belle vie ! Eh bien, si elle ne te convient pas, les monastères ne seront point fermés ; tu n'y emporteras aucun regret, et tu sauras du moins ce que c'est que le monde. Je ne suis pas une impie, je crois, et au couvent surtout je ne passais point pour telle ; mais, quand je venais à me dire que je pourrais être religieuse, quand je pensais à l'éternel voile noir, à la règle éternelle, à la clôture éternelle, toutes ces éternités me glaçaient : j'aurais toujours soupiré après le monde. Peux-tu affronter de pareilles tentations, qui te viendront assaillir au milieu de tes prières ? Dans le monde on peut toujours prier ; dans le couvent on ne peut jamais chanter, jamais danser, jamais changer de costume. Jeanne, songez-y ! vois si cela n'est pas contre nature ! J'ai fait de graves réflexions depuis que je t'ai quittée ; j'ai entendu dire beaucoup de choses qui ne se disaient point jadis devant nous. Des hommes très savants et très honorables, qui connaissent la religion et qui ne sont pas incrédules, s'élèvent contre les couvents avec une extrême chaleur. Ils assurent que les aumôniers, les supérieures, tyrannisent effroyablement les communautés. Tu diras qu'on ne tyrannisait personne dans la sainte maison où nous avons été élevées ; mais ce n'est point dans cette maison que tu entres, et d'ailleurs nous ne savions pas tout. N'as-tu pas remarqué que certaines de nos mères, quelquefois, étaient singulièrement tristes ? Ils disent aussi que cette austérité de la vie religieuse paralyse les meilleurs sentiments de l'âme ; qu'elle y met de la jalousie, de la haine. Ces hommes ne sont point des ignorants ni des écervelés ; ils ont du sérieux, de la probité, de la politesse, des décorations, des cheveux blancs.

“ Une chose encore qu'il faut que je t'apprenne : dans ton couvent tu ne connais jamais le bonheur d'aimer et d'être aimée. Si tu savais ce qui se passe dans mon cœur, soit que je jouisse du présent, soit que je rêve à l'avenir ! Mon fiancé, est jeune, aimable, beau. Il me dit qu'il donnerait sa vie pour moi, pour obéir à une de mes volontés, à un de mes caprices ; et moi, je ne sais comment t'exprimer cela, je reconnais son pas, je devine que c'est lui qui sonne à la porte ; mon cœur bat, je rougis, je suis heureuse. Et quand on parle de lui, quand on dit qu'il est fier et brave, qu'il a de l'esprit, que ses rivaux le redoutent ; quand on nomme des jeunes filles belles et riches qui auraient voulu l'épouser je